



HOMMAGE à

Pour Abdelkébir Khatibi

Frère, tu savais les abîmes de la langue, ce qu'elle dérobe et qu'elle offre aux déroutés des langages, ce qu'elle nourrit de vertiges dans le désir des autres langues, tu savais aussi que raconter c'était saisir l'obscur, fréquenter l'indicible, la difficulté d'être avec tous mais au plus singulier, dans le partage sans concessions mais au plus différent, et trouver dans les tumultes du monde l'effervescence secrète, essentielle, où l'esprit vit le monde, en Guerrier, invente des peuples et des manières, va le mystère de la chose tissée et des calligraphies, et nous invente des horizons encore vifs d'être tatoués, portés haut à même la poussière du Maroc... Tu savais aussi l'amour, qui ouvre tant, toujours, et dont sait se nourrir cette orchidée à qui je donne ton nom... ■

Patrick Chamoiseau

*

La blessure destinale

La mort de quelqu'un qui a compté, qui a importé, apporté et porté, qui a donc compté moins par des liens qui désignent les proches que par des liens autres, des liens de et avec cet autre, petit et grand, maintenu dans l'horizon de la pensée, de la lutte comme de l'« aimance », une pensée non décharnée, une pensée du devenir, jusqu'au désir de devenir un autre « professionnel », des liens distants donc et pourtant si intimes, des liens tracés, « tatoués », qui ouvrent soudain

une voie insoupçonnée dans la densité des présences, des héritages et de leurs secrets, des liens écrits, liés et déliés au cœur même de l'enchevêtrement de la diversité des signes, des langues et des imaginaires, de la controverse même avec les « vomito blanco » mais toujours à la quête du « même livre », d'une politique faite amitié d'une hospitalité faite politique, des liens également qui ont pris corps, furtivement, dans un accent et un regard singuliers, des gestes retenus mais attentionnés, durant de courts instants qu'on aurait aimé après coup étirer tellement ils paraissent brefs, des liens que le mot rencontre, et plus encore rencontre « initiatique », rencontre qui apprend à regarder, à toucher, à lire et à dire, peut seul encore nommer sans trop trahir, cette mort-là est toujours incongrue, à la fois ordinaire et extraordinaire comme rétive à la loi même de la mort, à son incommensurable répétition, une mort qui fait prendre conscience d'une dette : cette rencontre nous a faits autres que nous-mêmes, m'a fait autre que moi-même, m'a dérivé, fait voyager à contre-courant, dans l'exigence, la beauté et l'intelligence, dans l'aimance, mot « féérique » qu'il aimait, ce fut sa ligne de force, l'aimance des mots, l'aimance des langues, un « amour bilingue », plurilingue qui prémunie de cet amour qui se mord la queue en ravageant le monde, un « coup de génie » qu'il nous lègue, écho diffracté de cette belle leçon, de cette loi incarnée par la figure de Chehrazad : « raconte ou je te tue ! », la seule loi sans doute capable d'arracher le « nom propre » à sa « blessure » destinale, quelle que soit la langue de cette blessure : abrahamique, taouïste ou marxiste, ce legs-là compte oui, par-delà la mort ■

Abdellatif Chaouite

Abdelkébir KHATIBI

NOCES DE LARMES

Khatibi avait plus d'une corde à son violon. Poète de l'aimance qu'il conçoit comme une alchimie entre l'amour et l'amitié, il s'inspire par-dessus l'épaule des maîtres du verbe courtois. Sous des sonorités saisissantes d'intensité, il croise compositions et arrangements pour chanter l'étreinte et la béance, les cendres et l'éclat, l'union du corps et de la poésie, l'écartèlement et le sacrement, l'offrande et la mélancolie. Sur ce ton de l'expression amoureuse, Réduane Taouil a présenté le texte ci-après dans le cadre d'une rencontre autour de l'œuvre de Khatibi organisée à Grenoble en février 2006 par Comara, une association de marocains résidents dans la région Rhône-Alpes.

*

Selon la légende, les deux lacs des environs d'Imilichl seraient nés des larmes de deux jeunes amoureux qui ne purent se marier par ce qu'ils appartenaient à des tribus ennemis. Voici une célébration en vers de cette légende inséparable du moussem des fiançailles qui se tient en septembre dans ce cœur du Haut Atlas oriental.

A l'orée de l'automne, les cimes, cérémonielles, s'inclinent en l'honneur des larmes. Les eaux, testimoniales, déclinent, volubiles la révérence d'aimer jusqu'à l'abîme. Les prairies, gercées par le vent, amoncellent sanglots mûris dans les boutons de l'aube cramoisie que la nuit vient cueillir, palpitante, dans la plénitude de la mélancolie. De la ronce des yeux et du liseron, de la rose ombreuse fuse la louange de la fusion en tous pleurs :

M'es-tu nuage ivre de l'idiome du soupir ?
Arôme d'une brise amère
Une feuille inapaisée dans la pénombre de l'hiver ?

Ton souffle est l'aurore semée au fil de l'onde nocturne,
Tes yeux une paire de fibules
Où désert et ciel mûrissent les pampres du crépuscule
Ton cœur une figue où le soleil s'est pâmé.
Aimante bien-aimée
Que la pluie te soit propice.
Je suis le pâtre de tes bourgeons et veille sur ton frisson.
Dans les vals, le ciel se prosterne ondulé et le zéphyr, embaumé d'aveux, chuchote le songe vermeil de l'aimée que le coquelicot s'enfante à cacher à la brise vespérale :
Je suis le vertige de la sève
Le psaume du feu
La parure du fanal
La douve paisible
Où tu te mires frêle.
Je m'ensemence dans tes paumes
Et m'épanouis dans la rosée de ton brame
Je mûris sous de hauts éclairs,
Jourde tes cils comme pour me sceller à un arc-en-ciel.
Dans le calice de mes lèvres
Une vibration se lève
Et te donne ma fragrance
Comme inexorable chagrin à venir.
Dans la nuit de la séparation, l'élegie transhume de torrents en falaises : « *Je te pleurerai jusqu'à ce que mes yeux épuisent leur eau Et que les larmes soulagent mes maux* ». Dans chaque fleur, le regret est enseveli. Dans chaque sente, le souvenir des sentiers. Sur la promesse nuptiale perle l'oraison. Et dans les tumultes des ravins, le ramier roucoule son thrène inconsolé :
Nous sommes voués à l'aimertume. Nous sommes nés pour héberger un sanglot au cœur des champs célestes ■

Réduane Taouil